

## JOSETTE.

PAR LA BARONE DOUBLE.

III

Suite

Elle paraissait dix-huit ans, bien qu'elle en eût vingt-quatre. Je crus qu'elle était la fille de mon notaire, mais sans tarder maître Bréant me tira de mon erreur.

— Ma femme, monsieur le comte, que j'ai l'honneur de vous présenter.

Mme Bréant devint très rouge et inclina la tête.

Elle s'assit en face de son mari. Je me trouvai placé entre eux deux.

La petite femme portait une robe à fines raies d'un bleu très pale; une sorte de collerette plissée en monseline blanche dégagait son cou, dont les mouvements ondulés paraissaient seuls suivre la conversation. Elle ne disait pas un mot. L'ayant entendue répondre par oui et non à quelques questions polies, je n'osais plus lui adresser la parole.

Le mari faisait l'empressement, rappelait ses souvenirs de jeunesse et se balançait, comme un ours, parmi les fleurs de rhétorique.

Il avait vu la Belle Hélène et les Chevaliers de l'Ince-Nes. Il se souvenait de Schneider et de Céline Montalond "tout à fait friponne". Je m'écriai: Et Fulvia ? Vous avez dû voir Fulvia, si belle, si émouvante, dans cette pièce de Sardou qu'on appelaît *Fernande*.

Maitre Bréant prit une figure choquée, troubla, pointa et me répondit:

— Non, monsieur le comte, je n'ai pas vu cette personne.

Je me retournai vers la jeune femme. Elle était pourpre depuis la racine des cheveux jusqu'au bas du cou. Les yeux baissés, les mains tremblantes, elle semblait demander grâce.

Je compris que je venais, sans le savoir, de jeter un trouble extraordinaire dans la pensée de ces deux êtres, et qu'videmment Fulvia y était pour quelque chose. Mais quel lien mystérieux pouvait rattacher cette belle comédienne à ce rustre et à cette Agnès de Basse-Bretagne ?

Je quittai le sujet brûlant et je parlai littéraire. L'homme ne connaissait nullement les modernes. Enfoui dans ses dossier, dans sa pipe et ses journaux de localité, il ignorait Bourget, Maupassant, Sully-Prudhomme et Anatole France, autant que des auteurs chinois.

Mme Bréant se taisait toujours, mais à quelques éclairs dans ses yeux, je devinai qu'elle avait seulement les inconnus dont je parlais et qu'elle y avait trouvé des joies et des émotions, les seules peut-être de sa triste vie.

Après le déjeuner, quand la servante posa le café sur la table, la femme du notaire se leva, me fit une révérence:

— Monsieur, dit-elle, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

Elle disparut, me laissant en face de son horrible mari, d'un café de paysan et d'un verre d'eau-de-vie de grain à emporter le gorgé.

Le tabellion me parla du château à vendre, m'en vanta les agréments et la solidité. Il fut convenu qu'ayant deux graves affaires sur les bras ce jour-là, un contrat de mariage et une assemblée d'héritiers, maître Bréant me mènerait le lendemain matin de bonne heure visiter ma future acquisition, si riche à huit lieues de la Roche-Hardouin.

Un bruit de sabots nombreux sur le pavé de la route fit dresser l'oreille à mon hôte.

— Je suis désolé de vous quitter, monsieur le comte, mais je crois qu'il ne pleut plus, les bords de la rivière sont agréables, vous pourrez faire une petite promenade. Notre église aussi est curieuse; celle date de l'ère romaine... Ce ne sont pas des distractions dignes de vous... mais vous excuserez de pauvres provinciaux.

— Ne vous inquiétez pas de moi, monsieur Bréant, je ne m'ennuie jamais... allez à vos affaires. J'aurai le plaisir de vous revoir à l'heure du dîner.

Le notaire ouvrit la porte de son étude, et je pris mon chapeau. J'allai visiter le porche roman, l'église et le cimetière. Un cimetièrre de campagne où l'herbe folle poussait librement, où les petites roses blanches s'enlacent en longues jonches autour des croix de fer rouillées ; un coin muet, mélancolique, où la vie suspendue des êtres apparut plus terrifiante et hideuse, tant elle est voilée par la végétation des choses, tant on croit que les âmes palpitan dans les feuilles frissonnantes des arbres et s'exhalent de la suave haleine des roses.

J'regardais ces tombes inconnues, lisant machinalement, lorsqu'un nom me frappa écrit sur une pierre de marbre :

FULVIA DES OISELS,

MORTE A TRENTENNE TROIS ANS.

PRÉMIE POUR MIE !

Fulvia, l'éblouissante qui avait

traversé le théâtre et la vie comme un météore ; elle était là, dans ce cimetière de village perdu !

Par quelle suite de circonstances fatales cette idole était-elle venue se briser et s'engloutir dans cette tombe ignorée ? Et pourquoi le notaire a-t-il dit : "Je ne connais pas cette personne" pour que la jeune femme a-t-elle paru émue et troublée ?

Pendant que je restais debout devant le tombeau de cette pauvre disparue, évoquant le souvenir de Fulvia dans un rôle passionné et fascinant de princesse russe, où elle avait ébloui mes yeux de gamin et fait battre mon cœur, un frémissement parmi les herbes m'annonça la présence de quelqu'un, je reconnus Josette. Elle portait avec peine une énorme gerbe de lilas, qui, à ma vue, s'échappa de ses mains.

— Je me décoûrav devant elle.

— Pardon, madame, lui dis-je, est-ce indiscrète de vous demander si Fulvia des Oiselets était votre amie ?

— C'était ma mère, répondit-elle. Je ne puis vous exprimer le ton de cette réponse, si fier et si triste, où tout un passé de tendresse revivait.

— Je l'ai tant aimée ! reprit-elle en ramassant ses fleurs avec mon aide silencieuse, tant adorée ! Ma mère manan ! Elle part, il n'y avait plus rien pour moi au monde ! Je m'éloignai par respect. Je la vis s'agenouiller, prier, puis se relever, les yeux humides.

IV

Je lui offris mon bras, elle le refusa, mais elle se mit à marcher à côté de moi, sans parler. En sortant du jardin finâtre, elle prit une ruelle très ombragée qui menait dans la campagne.

— Vous l'avez vue, monsieur, ma pauvre maman.

— Oui, madame.

— Mais vous êtes bien jeune...

— J'avais quinze ans, madame, c'était l'année des triomphes suprêmes pour elle !

— Oui, la dernière, fit-elle tout bas. Il y a onze ans !... N'est-ce pas qu'elle était bien belle ?

— Admirable !

— J'aime tant qu'on me parle d'elle, reprit Josette, il me semble que cela la ramène pour quelques minutes... Ici, je n'ai qu'une amie, une vieille fille, la maîtresse de poste. On l'appelle Mme Zoë Dufort. — Elle aussi a vu maman dans ses grands rôles, elle allait très souvent au théâtre autrefois... Elle avait un oncle journaliste... qui l'élevait comme une fille... Mais cela ne vous intéresse pas, je vous demande par-dessus tout.

— Cela m'intéresse de vous entendre parler d'une amie... Savez-vous que, dans ce pays perdu, on devine en vous voyant que vous êtes une fleur rare.

— Oh ! fit Josette rougissant un peu, ce n'est pas l'avis des dames de la ville. Ici, elles me méprisent parce que je suis fille de comédienne, et pourtant, elles n'ont pas fait autant de bien dans toute leur vie que ma chère maman dans une seule de ses journées... Ce qu'elles ont donné aux pauvres ! Jamais laissez quand il s'agit de jouer pour eux. Tous les présents qu'elle recevait des souveraines et des villes enthousiasmées étaient envoyés à un orphelinat qu'elle protégeait. C'est la partie des enfants sans mère ! disait-elle... Mon mari me défend d'avouer aux étrangers le nom de ma mère, il a honte. Il m'a épousée par gracie. On m'a persuadé qu'il me faisait un grand honneur.

— Mais qui vous a persuadé cela ?

— Oh ! murmura-t-elle en s'arrêtant c'est ma triste histoire que vous voulez ? Elle n'est pas lungue, mais elle n'est pas gaupe !

Appuyée contre un arbre, elle baissait les yeux.

— Dites-moi, m'écris-je, elle ne sortira pas de mon cœur !

Josette reprit, toujours les yeux baissés :

— Avec sa rare beauté et ses éclatantes triomphes, ma mère, vous deviez la penser, trouva sur son chemin bien des adorations. Je crois qu'elle fut insensible. Son talent si pénétrant venait de son ame, la plus passionnée, mais aussi la plus fière de toutes les âmes. "Un seul amour éclaira sa vie. Après en avoir connu les délices, elle en subit toutes les amertumes. Par cet amour, elle fut reine d'abord, puis martyre.

— Celui qu'elle avait choisi était non jeune seigneur anti-chien, secrétaire d'ambassade à Paris ; mon père.

— Pendant bien des années, je portais le nom de ce père et je croyais ma mère mariée avec lui. Je me souviens qu'un certain soir, il me dit adieu en m'annonçant qu'il retourna en Autriche près de son père malade.

— Pendant qu'il m'embrassait, je regardais maman, et son visage était tellement pâle que j'en étais effrayé.

— Pourquoi ne pas nous enumer avec tel demandai-je à mon père.

— Cette simple question fit pousser un tel cri de douleur à ma pauvre mère que je l'entendrai toute ma vie.

— Mon père détacha doucement mes petites mains nerveuses serrées autour de son cou, se leva et partit.

## AMUSEMENTS.

## THEATRE ST-CHARLES.

WAGNER.

Grand Opéra allemand, pour la première fois à la Nouvelle-Orléans.

— PARIS —

Damrosch Opera Co.

Direction de Walter Damrosch ; Léon Marguiles Gérant.

Ce soir, Jeudi.

## Gotterdammerung.

Vendredi, "Tannhäuser", dimanche, "Lohengrin", Orchestre Symphonique de New York.

Chœurs de 85. — Misses en actions et Célestines.

Prix des places : \$1.50 à \$5. — Loges \$25 et \$50.

La semaine prochaine : Donizetti et Gounod.

15 déc.

## ACADEMIE DE MUSIQUE.

Ce soir, et toute la semaine.

Madame Marcelli et Samoni à 1 heure.

## MINISTÈRE DE LA GÉORGIE

De Richard et Pringles. Conducteur par le célèbre

HILLY HERMANS.

La semaine prochaine : The Fatal Card.

17 déc.—51

## GRANDE OPERA HOUSE.

2me saison, 8 et 9 dernières représentations.

Comme au dimanche, 15 décembre.

## TROISIÈME OPÉRA ITALIENNE.

Dimanche, lundi, mardi soir et matinée de ce week-end.

Mardi, Mercredi soir et matinée de ce week-end.

## GRANDE OPERA HOUSE.

Dimanche 22 déc. — The Skater from Villem.

17 déc.—51

## LA COMPAGNIE D'ASSURANCE

LIVERPOOL AND LONDON AND GLOBE.

Plus de \$51,000,000 de pertes payées aux États-Unis.

Toutes les pertes sont payées COMPTANT, sans escompte

ni remise, à moins qu'elles soient justifiées.

## PERTES PAYÉES POUR L'INONDATION D'CHICAGO

— - - - \$8,288,000

## PERTES PAYÉES POUR L'INONDATION DE BOSTON

— - - - \$8,427,200

Les pertes toutes les années de la compagnie sont réglées par les officiers et les directeurs

de la Nouvelle-Orléans, sans avocat recours à aucun autre bureau, ainsi que la finance compag-

niste.

## DIRECTEURS A LA NOUVELLE-ORLÉANS

G. W. WOODWARD, L. O. F. MILLER, L. E. MORRIS, O. M. TERRY.

HENRY GODDARD, Secrétaire Général.

J. G. PEPPER, Assistant Secrétaire.

18 déc.—51

## CE SONT LES MEILLEURS

## PIANOS

Et par conséquent les plus durables et les meilleurs marchés. Ne pouvant s'acquérir que de la bonne et vieille maison de

## GRUNEWALD.

716 RUE DU CANAL.

13 déc.—51

## LA COMPAGNIE D'ASSURANCE

LIVERPOOL AND LONDON AND GLOBE.

Plus de \$51,000,000 de pertes payées aux États-Unis.

Toutes les pertes sont payées COMPTANT, sans escompte

ni remise, à moins qu'elles soient justifiées.

## PERTES PAYÉES POUR L'INONDATION D'CHICAGO

— - - - \$8,288,000

## PERTES PAYÉES POUR L'INONDATION DE BOSTON

— - - - \$8,427,200

Les pertes toutes les années de la compagnie sont réglées par les officiers et les directeurs

de la Nouvelle-Orléans, sans avocat recours à aucun autre bureau, ainsi que la finance compag-

niste.

## DIRECTEURS A LA NOUVELLE-ORLÉANS

G. W. WOODWARD, L. O. F. MILLER, L. E. MORRIS, O. M. TERRY.

HENRY GODDARD, Secrétaire Général.

J. G. PEPPER, Assistant Secrétaire.

18 déc.—51

## LA COMPAGNIE D'ASSURANCE

LIVERPOOL AND LONDON AND GLOBE.

Plus de \$51,000,000 de pertes payées aux États-Unis.

Toutes les pert